Les Scrupules d'Octave.

I

Chaque matin au moment précis l'horloge de l'Observatoire, dont était tout voisin, sonnait huit ures et demie, Octave Duroseau enait son chapeau qu'il lustrait r sa manche, bien qu'il l'eût préa-blement brossé, ouvrait sa porte, scendait son escalier, saluait sa ncierge d'un bonjour amical et ga-ait d'un pas cadencé et mathéma-quement égal le bureau d'omnibus, il prenait le tramway Montrouge-ire de l'Est pour se rendre à son agasin.

Octave Duroseau, bien qu'il eût à ine trente ans, était déjà chef-mptable du grand établissement connu : la Papeterie Universelle ; st vous dire qu'à son exactitude nctuelle ce jeune homme ajoutait autres qualités encore plus impor-ntes.

Ses patrons avaient pour lui une aute estime, qu'il méritait à tous ards par son zèle, régulier comme s pas, et son dévouement qui, com-e sa venue au magasin, n'était ja-ais d'une minute en retard ; en un ot, un employé modèle !

Sa vie privée n'était pas moins ngée que sa vie bureaucratique ; il portait à son ensemble et à tous étails le même ordre, la même tualité, le même esprit de scru-

Octave Duroseau était avant tout scrupuleux ; il se faisait cas de nscience du plus léger manque-ent aux règles de sa civilité pué-le et honnête comme il l'eût fait s fautes les plus graves contre la obité, la délicatesse ou la morale. Voilà, je pense, un honnête garçon e bien des pères et mères de fa-lle auraient souhaité pour gendre, à qui une jeune fille aurait pu nfier son avenir en toute sécurité! l en est plus d'une qui l'aurait siré, car à tous ses autres avanta-s Octave ajoutait celui de n'être s mal du tout.

Lui-même, doué d'une nature af-ctueuse, se serait très-volontiers arié ; mais il avait successivement anqué toutes les occasions qui s'é-ient présentées, précisément parce e jamais il ne savait les saisir nt il y mettait de retenue et de serve, de scrupule et de timidité, ce qui prouve que, même dans les eilleurs choses, l'excès est un dé-aut.

II

Dès qu'il était installé dans le ramway, Octave Duroseau tirait un ournal de sa poche et le lisait jus-u'à son arrivée à destination; il au-ait considéré comme une incorrec-ion et un manquement à la discré-ion de regarder ses compagnons de oute et de sembler s'occuper d'eux.

Un jour, pourtant, il manqua—au oins en partie—à son habitude ; 'est-à-dire qu'il avait bien tiré son ournal de sa poche, mais il en resta à et n'en entama même pas la lec-ure.

Ce fait inaccoutumé eut pour ause que sa voisine tenait sur ses enoux deux énormes paquets, de es monuments en papier bulle que es ouvrières modistes, travaillant hez elles, remplissent des chapeaux ue chaque matin elles rapportent l'atelier.

Octave était litéralement enfoui. ous l'un deux et il lui eût été im-ossible de déplier son journal,

Il se soumit sans le moindre mur-nure, et même, sa compagne de oute s'étant excusée, avec une voix rès-musicale, de la gêne qu'il lui ausait, il répondit gracieusement :

— Comment donc, mademoiselle ! ..... au contraire !.....

Machinalement, en prononçant ette courte phrase, d'ailleurs in-onstestablement fausse, Octave aissa ses yeux s'égarer vers la por-euse des paquets.

Il n'en faut pas plus pour perdre n homme.

La voyageuse était ravissante. Vingt-deux ans environ, des yeux rillants, une chevelure opulente, ne bouche adorable, uue taille ex-uise, et, avec tout cela, un main-ien réservé et une expression de hysionomie d'une grâce suave.

Vous avouerez que, fût-on le plus crupuleux des comptables, il n'est as défendu d'admirer ce qui est ad-mirable. Octave admira donc. Après quoi, il baissa les yeux, se contentant de contempler en dedans de lui-même l'image délicieuse qu'il venait d'entrevoir.

Mais il trouva que ce jour-là le tramway marchait avec une déplo-rable rapidité !

Il fût resté très-volontiers enfoui plus longtemps, beaucoup plus long-temps, sous les paquets de chapeaux, où il se trouvait fort bien.

Mais il fallut descendre aux grands boulevards.

Octave s'effaça pour laisser passer la charmante modiste, qui, encore une fois, lui dit de sa même voix harmonieuse :

— Pardon, monsieur.

Il observa qu'elle se dirigeait à gauche, tandis que lui prenait à droite, et il s'éloigna en poussant un léger soupir, ce qui était vrai-ment bien sans raison ; en effet, à quoi, avec son caractère, lui aurait-il servi qu'ils prissent le même che-min ?

III

Le lendemain, comme Octave, monté dans le tramway, songeait encore, malgré lui, à son apparition de la veille, il la vit qui arrivait tout-à-coup, au dernier moment, et se casait sur la plate-forme, le seul endroit où il y eût encore une place.

Aussitôt, il se leva et s'empressa de lui offrir la sienne à l'intérieur.

Elle le remercia avec un sourire fait pour tourner la tête à tous les comptables du monde !

Celle d'Octave tourna en effet, — du côté de la voie publique qu'il se mit à contempler avec fixité, évitant scrupuleusement de regarder la jolie modiste, ce qui lui aurait paru le comble de l'inconvenance.!

Et les choses durèrent ainsi pen-dant trois semaines.

Chaque jour ils se retrouvaient au tramway avec une même exacti-tude, chaque jour ils faisaient route ensemble jusqu'aux boulevards, où chacun s'en allait de son côté à son travail ; pas un mot n'était échan-gé entre eux si ce n'est quelquefois : "Pardon, mademoiselle !" ou "merci, monsieur" qui assuré ment n'avaient rien de compromet-tant.

Octave avait repris la lecture de son journal, au moins en apparence, car en réalité il le tenait souvent à l'envers et ne regardait sa séduis-sante compagne qu'avec des coups d'œil rapides et que, souvent même, il se reprochait intérieurement com-me des manques de savoir-vivre et des audaces dévergondées.

Cela suffisait pourtant pour qu'il la trouvât chaque fois plus déli-cieusement jolie et sympathique, qu'il l'entrevît de profil, de face ou des trois quarts, tous les angles étant favorables pour apprécier la pureté des lignes et la douceur d'ex-pression de ce visage exquis.

Si bien qu'un dimanche, jour de repos aimé jadis et qui maintenant lui paraissait abominablement vide et long, parce qu'il ne prenait pas le tramway matinal, Octave descen-dit en lui-même et reconnut qu'il était amoureux.

Amoureux !.... Quelle émotion ! Quelle trouble de conscience ! Quel-le source de scrupules et d'inquiétu-des ! ..... Avait-il le droit d'être amoureux?

Après de longues hésitations, il finit par reconnaître que rien, en somme, ne s'y opposait, du moment où ses intentions étaient pures, et vous devez bien penser qu'elles l'é-taient, maintenant que vous con-naissez Octave Duroseau.

Il résolut donc d'épouser la char-mante jeune fille, si elle voulait bien de lui, et, pour arriver à ce but, de commencer le lendemain par la saluer quand il entrerait dans le tramway, — ce qui, examen fait, ne lui parut pas dépasser les limites de la discrétion, après plusieurs se-maines de voyage quotidien et com-mun.

Sur quoi il s'endormit et fit les plus doux rêves, notamment celui qu'il conduisait la jolie modiste tou-te vêtue de blanc à la Mairie dans un tramway capitonné d'or et de soie.

IV

Lorsque le jour suivant, Octave, plein des résolutions les plus énergi-ques, monta dans la voiture, il de-meura frappé de stupeur !

Sa compagne habituelle était bien là, mais elle n'y était pas seule !

A côté d'elle était assis un homme à l'air encore relativement jeune, avec d'épaisses moustaches blondes où l'on n'apercevait aucun fil d'ar-gent, un visage bien ouvert, des yeux bien francs, un aspect militaire et sympathique.

Les rapports des deux voisins étaient empreints d'une familiarité qui ne laissa aucun doute au mal-heureux Octave. L'homme souriait en regardant la jeune modiste, celle-ci souriait en lui parlant. Il se leva pour fermer, par une attention pré-venante, la vitre derrière elle ; elle lui posa sans façon son paquet sur les genoux. Tout en eux dénotait une intimité trop significative, — jusqu'au tutoiement qu'Octave en-tendit.

C'était un mari !.... L' "apparition" était mariée !

Et, de fait, qu'est-ce qui avait per-mis au téméraire comptable de croire qu'elle ne le fût pas ? Peut-être l'au-rait-il su tout de suite s'il avait es-sayé d'entrer en conversation avec elle. Mais il ne lui avait dit, de temps à autre, que quelques mots insignifiants. Il est vrai qu'elle n'avait jamais protesté quand il l'apelait "mademoiselle".

Deux sentiments se partagèrent alors le cœur de l'infortuné ; un très vif et très-grand chagrin, et une honte profonde d'avoir osé, lui, l'honnêteté même, aimer une femme mariée ! Ce n'étaient plus des scrupules qui le tourmentaient, mais des remords qui le torturaient ! Octave Duroseaux amoureux d'une femme en puissance de mari !

Il se sentait deshonoré à ses pro-pres yeux et se demandait comment il parviendrait jamais à effacer son crime involontaire, tandis que, fixe-ment, il contemplait la pointe de ses souliers, n'osant pas lever les yeux une seule fois et sentant peser sur sa tête les regards légitimement irrités de l'époux et ceux ironiques de l'épouse.

Ce voyage, d'autant plus doulou-reux pour Octave qu'il était placé juste en face du couple, que son âme scrupuleuse s'accusait d'avoir cruellement offensé, finit pourtant, ainsi que finissent tous les voyages.

Octave descendit aux grands boul-evards, comme d'ordinaire, se ju-rant qu'il ne remettrait plus jamais les pieds dans le tramway Mon-trouge-Gare de l'Est.

Les deux époux descendirent aus-si ; sans vergogne le mari embrassa sa femme au milieu du trottoir et chacun tira de son côté.

Mais Octave voulut envoyer un dernier adieu à celle qu'il ne rever-rait jamais plus. Il se retourna donc pour apperçevoir encore l'ex-quise silhouette. O fâcheux contre-temps ! il se trouva nez-à-nez avec l'homme aux moustaches blondes qui marchait derrière lui.

Il entra précipitamment dans les magasins de la Papeterie Univer-selle.

V

Il n'y était pas depuis une demi-heure, demandant aux additions du grand-livre un oubli bienfaisant, quand il tressaillit en voyant sou-dain — n'était-ce pas une hallucina-tion ? — l'homme aux moustaches blondes, — le mari ! — qui, trav-ersant les magasins, se dirigeait vers le cabinet du patron.

Qu'allait-il se passer, grands dieux ?

La vérité oblige à dire ici qu'en ce moment ce n'était pas le remords qui dominait dans l'âme d'Octave, mais un autres entiment singulière-voisin de la peur : il trembiait de tous ses membres.

Cependant le mari ressortit, passa sans s'arrêter et disparut.

Octave respirait, lorsque la voix bien connue d'un de ses patrons re-tentit.

— M. Duroseau, voulez-vous venir me parler, je vous prie !

Octave se dirigea plus mort que vif vers le cabinet.

Il était bien décidé à avouer son crime, qui lui apparaissait mainte-nant épouvantable et à demander seulement l'indulgence, en invo-quant toute sa vie jusque-là sans tache.

Son chef lui demanda tout sim-plement des renseignements sur le compte d'un gros client dont la sol-vabilité l'inquiétait.

Déjà, le comptable, étonné et ras-suré à la fois, allait se retirer, quand le patron, lui pinçant l'oreille, tout comme Napoléon faisait à ses sol-dats, lui dit en souriant :

—Ah ! à propos, mon gaillard, il paraît que vous en faites de belles en dehors du magasin ! .... C'est comme cela que vous portez le trou-ble dans les coeurs féminins !.... Scélérat, va !

Mais, changeant de ton, le chef dit avec quelque émotion :

— Soyez heureux, mon cher en-fant : c'est tout ce que je souhaite.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? balbutia-t-il.

—Comment ! vous faites le discret avec moi ?....Ce n'est pas bien.... D'ailleurs, je sais tout !.... Le tram-way de Montrouge, monsieur Duro-seau, le tramway de Montrouge!.... Allez, don Juan !

Octave se retira titubant, n'y com-prenant rien. Il aurait bien aimé à interroger le patron. Mais un scru-pule le prit : ç'aurait été manquer à la hiérarchie.

Il se borna à ruminer tous ces graves et obscurs événements dans sa pensée pleine de confusion, et comme, après deux heures de cet exercice, il n'y voyait pas plus clair qu'avant, il prit le seul parti qu'on puisse prendre quand il est midi et qu'on est ponctuel : celui d'aller dé-jeuner.

Triste repas qu'assaisonna tout le temps pour le délicat Octave cette idée sinistre :

—J'ai porté le trouble dans un coeur féminin...dans le coeur d'une femme mariée !.....moi !.....moi qui me croyais honnête !

VI

A midi trente-cinq, tous les jours, à la même table du même café, Oc-tave prenait son mazagran.

Au moment où il allait porter son verre à ses lèvres, il entendit un voix pleine, très forte, qui prononça :

—C'est bien à M. Octave Duroseau que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui, monsieur, bégaya Octave.

—Parfait.....Alors, jeune homme, nous allons causer.....Je m'appelle Aristide Rivolet, médaillé militaire, vingt-deux ans de service.....Je n'ai pas l'habitude d'y aller par quatre chemins....Donc, monsieur, depuis près d'un mois vous voyez tous les jours dans le tramway une jeune modiste qui y était encore avec moi ce matin....En êtes-vous amoureux, oui ou non ?

Mais, monsieur.....croyez bien..... Si j'avais su....Je n'ai jamais rien dit....

---Parbleu ! je sais bien que vous n'avez jamais rien dit ! C'est ça qu'on vous reproche ! Evidemment, la présence de la personne en ques-tion vous impressionne, puisque, quand vous êtes près d'elle, vous lisez le journal à l'envers,— elle l'a remarqué. Le reste du temps vous regardez vos bottines. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? ..... Il faut que ça finisse !..... Je viens d'aller voir votre patron. Il m'a dit que vous étiez un très-honnête garçon, bon travailleur, loyal, scrupuleux même à l'excès. C'est pour ce motif que je me suis décidé à faire le premier pas. Ce n'est pas dans la règle évidemment, mais ça n'y fait rien.....

Tandis qu'Octave restait comme ahuri, M. Aristide Rivolet continua:

—Ernestine est folle de vous. Les femmes ont de drôles d'idées ! Ce qui vous a fait aimer d'elle, c'est précisément de vous voir si réservé, si discret ! Pas même un regard ! Rien de rien !..... Ah ! tonnerre ! nous n'étions pas ainsi dans les dra-gons ! Bref, Ernestine passe son temps à dire : "Je vois bien qu'il ne veut pas de moi !.... J'en mour-rai !.....", et des pleurs, et des attaques de nerfs, et tout le trem-blement des femmes !.... Eh bien ! moi, je ne veux pas qu'Ernestine meure. Voilà ! Et si, sérieuse-ment, vous l'aimez, prenez-la, je vous la donne !..... Sinon, dites-le au moins !

Octave sursauta, bouleversé dans tous ses principes d'honnêteté rigi-de :

--Comment ! monsieur, vous me proposez de me donner Mme Rivo-let ?

—Qui est-ce qui vous parle de Mme Rivolet ?.... Mme Rivolet est au cimetière, et elle y est très-bien ! .... Je vous parle d'Ernestine, ma belle-fille, la fille de ma défunte !.... Vous l'avez vue : il n'y en a pas beaucoup à Paris d'aussi gentilles qu'elle au physique, et, au moral, il n'y en pas du tout !..... Elle a quinze mille francs à elle : ce n'est pas le Pactole, assurément, mais elle est travailleuse, sérieuse, bonne ménagère.....

—Et elle est.... demoiselle ? ris-qua Octave.

—Parbleu ! c'est évident, puis-qu'elle n'est pas mariée !..... Ce ne sont pourtant pas les partis qui lui ont manqué !.... Mais elle ne voulait que d'un homme qu'elle ai-merait.... Il paraît que c'est vous qui avez pris le bon numéro, juste-ment parce que vous ne l'avez pas cherché !

—Monsieur, c'était par scrupule..

Eh bien ! il n'en faut plus !.... Qu'est-ce je que dois aller dire à ma fille ? Est-ce "oui" ? est-ce "non" ?

— C'est oui, monsieur cent foi oui .... Car moi aussi je l'aime !

--- Vous auriez bien pu le lui dire, au lieu de faire tant d'histoires !.... Entin, il y a des femmes qui préfè-rent le deviner !.... Alors, entendu ! Je vais la prévenir à l'atelier. Ce qu'elle sera contente ! Elle est capa-ble de ne plus faire de chapeaux d'aujourd'hui !..... Ce soir, vous viendrez dîner avec nous ; voici mon adresse..... Garçon, deux bocks !

— Oh ! mon monsieur, permettez ..... J'aurais scrupule à accepter ..... C'est moi qui régale.

— Comme il vous plaira .... Tou-chez-là, mon gendre !

FISCHER
EMERSON
PIANOS
A L'ABRI DE L'HUMIDITE. SON DOUX. DURABLES.
Le meilleur pour le montant, en Amérique, Europe, Asie, Afrique.
Aussi agent des Steinway Knabe, Sohmer Mehlin, Shoninger.
Les prix les plus bas. Conditions les plus faciles.
GRUNEWALD
735 Rue du Canal.
Venez voir l'APOLLO. Le meilleur instrument du monde qui s'adapte sur un piano et en joue.

JUVENILITÉ.

La fête roule comme une apo-théose de féerie dans le hall im-mense décoré de tentures éclatantes, estivales, de stores de gaze, de feuillages et de guir-landes de roses. Une lumière bleuâtre tombe des tulipes élec-triques à pistils rayonnants, givre d'un clair de lune les visa-ges et les épaules nues. Tout une fantasmagorie de dentelles, de rubans, de plumes, de pail-lons s'agite et se froisse dans la mesure bruyante d'un quadrille. Un peu à l'écart, sur un divan, une Isabeau de Bavière entre deux âges, vêtue de damas jaune blasonné de noir, le hennin em-perlé sur la tête, cause avec un Charles Quint casqué et cuirassé d'éclairs. A quelques pas d'eux, près d'une porte, deux jeunes gens les surveillent et se par-lent à voix basse.

Edmée : dix-huit ans ; costu-mée en "jeune fille moderne". Long fourreau de satin vert-grenouille plaquant sur le corps gracile ; gerbes de feuilles et de tiges violettes brodées sur la jupe et montant en chandelles romaines jusqu'au corsage où elles éclatent en superbes calices d'argent. Longs bandeaux noirs, comprimés par un cercle d'or posé sur le front en auré-ole.

Raymond : vingt-cinq ans ! costumé en "Tzigane aimé." Veste à brandebourgs énormes, archet symbolique, orné de fleurs et de rubans en sautoir.

Raymond. — Adorable !.... Une trouvaille, cette gaîne aux teintes glauques qui fait de vous une grande fleur aimée ; ma jolie fleur des étangs mystérieux.

Edmée.—Pas de compliments ! C'est inutile entre nous, mon bon Raymond ! Et ne vous ap-prochez pas trop.... N'oubliez pas que, pour tout le monde, nous nous parlons pour la première fois....Que personne ne se dou-te de nos petits arrangements. Ah ! si l'on savait que, contrai-rement à ce qui se fait en pareil cas, c'est nous qui avons ménagé une entrevue à nos parents, et que nous espérons bien qu'il s'é-tablira entre eux un courant sympathique dont nous profite-rons !....

Raymond.—Eh bien, jusqu'à présent, il ne s'est rien établi entre eux ! Ils sont d'une froi-deur désolante et bâillent comme des poissons hors de l'eau !

Edmée. — J'ai pourtant paré maman avec soin.... Je l'ai fri-sée, ondulée, fardée, serrée et parfumée !.... J'ai cousu sur son hennin toutes les perles de la fa-mille !

Raymond.—Papa ne m'a pas coûté moins d'efforts ! J'ai fait mon possible pour le rendre sé-duisant et belliqueux !

Edmée.—Je vous assure que maman est tout à fait à son avan-tage ; j'en ai tiré le meilleur parti, et elle doit plaire à un homme sérieux.... Elle a lu tout Byron et elle pince de la cithare.... Elle a aussi chanté, jadis ; mais, maintenant sa voix détonne un peu quand le temps est à la pluie.

Raymond.—Papa, à l'état nor-mal, n'a pas beaucoup de conver-sation; mais son silence peut pas-ser pour de la profondeur.

Edmée.—Oh ! ce que les hom-mes disent ordinairement aux femmes ne donne pas une bien haute idée de leur supériorité ! Les potins mondains, la cha-leur.... l'amour.... Je suis cer-taine que les plus sots s'en ti-rent !

Raymond.—Seulement, il faut une certaine audace, et mon père est si timide !

Edmée.—C'est fâcheux.

Raymond—Je n'ai jamais pu le lancer dans les affaires....ses occupations favorites sont d'une innocence attendrissante !..... Figurez-vous qu'il emploie une grande partie des ses loisirs à composer des forteresses avec de vieux bouchons ! Il en a une si grande quantité dans notre villa de Cabourg que, si la maison était emportée par les flots, elle surnagerait certainement !

Edmée— Quand nous serons mariés, nos parents ne nous gê-neront guère !

Raymond — Encore faut il qu'ils consentent à notre ma-riage....

Edmée—J'avais compté sur le coup de foudre....S'ils réfléchis sent, nous sommes perdus !.... Nos notaires ne pourront éter-nellement rester dans le vague ....et, entre nous, tout en faça-de, votre luxe ?.....

Raymond.—Vos terres et les nôtres sont hypothéquées, nous n'avons que des immeubles im-productifs.... Aussi vivons-nous sur le capital !

Edmée.—Et, malgré tout, nous sommes très malins en nous choi-sissant, car vous avez la volonté et moi l'adresse ; avec de la per-sévérance, de l'intrigue et de la souplesse, on réussit toujours.... Vous ne possédez pas de con-naissances spéciales ; vos opi-nions ne sont pas tenaces, mais elles font illusion.... Vous vous pousserez dans la politique ! J'aime mieux un homme avisé sans argent qu'un benêt cousu d'or ! Le premier s'enrichit et le second se ruine. J'ai mûrement réfléchi, mon ami, vous me con-venez à merveille.

Raymond.—A nous deux nous serons "quelqu'un" !

Edmée.—Et vous verrez ! l'as-sociation donnera des résultats merveilleux !

Raymond.—Oui, nous sommes très forts. (Montrant Charles-Quint et Isabeau.) Il faudra leur parler de nos combinaisons avec la plus grande réserve.

Edmée.—Ils sont si étourdis !

Raymond.—De vrais enfants ! [Avec inquiétude.] En attendant ils ne s'accrochent pas....Il me semble que Mme Isabeau a en-vie de dormir ?....

Edmée.—Mais, aussi, votre Charles-Quint de père est en carton !

Raymond.—Ah ! si madame votre mère avait le même goût que lui pour les forteresses en bouchons !....

Edmée.—Cela viendra peut-être...Avez vous remarqué que quand on met ensemble un mon-sieur et une dame âgés, ils n'ont plus rien à se dire ?....

Raymond. — Si....seulement l'éloquence est plus longue à venir. Je compte beaucoup sur le buffet....Voulez-vous, jolie fleur d'esthète, faire un tour de boston ?..L'attention commence à se fixer sur nous.

Il enlace la taille d'Edmée et s'envole avec elle. La valse les entraîne ; ils passent et dispa-raissent dans la cohue des costu-mes, tout en arrêtant posément les bases de leur future associa-tion. Sur le divan, Charles-Quint a offert à Isabeau une coupe de tisane, accompagnée de quelques pains de foie gras. Ils ont parlé "lord Byron et bou-chons", une certaine entente se produit. Quand les jeunes gens reviennent, la reine de France a le hennin légèrement sur l'oreille et le roi d'Espagne a ôté son casque.

Edmée, avec joie.—Ce n'est pas une illusion !.... Ils se dé-gèlent !.... Ils échangent des aperçus sympathiques !....

Raymond.—Ils se caressent de la voix....

Edmée.—Maman baisse les yeux...

Raymond.—Papa s'anime....

Edmée.—Nous sommes sau-vés !... Nos parents flirtent !

Arrivée de Alvey A. Adee.

Presse Associée—

New York, 29 juin—Alvey A. Adee, sous-secrétaire d'état, est arrivé ici aujourd'hui de Ham-bourg, sur le steamer Furst Bis-marck.

INCORPORÉE EN 1889.
WM C. FAUST, Président. P. LANGE, Surintendant.
LOUIS RUCH, Jr, Secrétaire.
Union Sanitary Excavating Co.
Sont prêts sur un prompt avis à nettoyer et désinfecter complètement toutes sortes d'urinoires, voûtes et latrines en terre, etc.
Travaux de première classe. Conditions raisonnables.
BUREAU, 727 RUE COMMUNE,
Entre les rues St-Charles et Carondelet.—Téléphone 427.
9 juin—3m

LE NOUVEL ANNUAIRE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS, DE SOARDS, 1901,
Qui vient de paraître est reconnu le meilleur que l'on ait jamais publié de cette Ville.—Un guide incomparable dans les affaires.—Faites-en prendre un tout de suite.
Procurez vous aussi l'ANNUAIRE COMMERCIAL et le LIVRE DE L'ELITE DE LA SOCIÉTÉ
Annuaire de la Ville, $6.00. Annuaire Commercial, $1,00, Livre de l'Elite, $5 00.
SOARDS' DIRECTORY CO. LTD., EDITEURS.
L. SOARDS, Prés. et Gérant. W L SOARDS, Vice-Prés. et Trésorier.
646 Place Commerciale, coin de la rue Camp.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

24 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIÈRE PARTIE

VII

Suite.

C'est cet agneau de Marcel qui est le mauvais sujet de la famil-le. Périodiquement son père le menace de sa malédiction, parce qu'il a pris une culotte un peu forte au baccara, ou qu'il a fait une saignée à la caisse pour quelque demoiselle trop exi-geante. Et le pauvre enfant en est malade de chagrin, pendant huit jours. Il va s'enfermer à Ars, comme un anachorète au désert. La, il se mortifie en tra-vaillant au laboratoire, en man-geant une cuisine déplorable, et en se disputant avec le directeur de la fabrique, qui paraître être un mauvais coucheur. C'est à ses périodes de repentir qu'ont été dues les intéressantes décou-vertes sur la teinture des laines, et autres fariboles industrielles qui, parait il, ont de la valeur, et qu'il m'a expliquées, un peu trop longuement pour mon goût.

Mais c'est égal, il est gentil et il a du feu. Croiriez vous qu'il m'a demandé mon âge ? Pauvre petit, je suis plus vieille que lui. Je ne serais pas étonnée qu'il nourrit l'idée de m'épouser. Ce-sare, dépêchez-vous de faire fa-briquer un état civil complet pour Mme Vignola, car on ne sait pas ce qui peut arriver, au train dont vont les choses. Mais non, mon cher, je plaisante, n'al-lez pas prendre de l'ombrage de ce que je vous conte sur ce pau-vre garçon. Je le mène par un fil, qu'il ne sent ni ne voit, vers la servitude absolue. Et quand il m'aura livré son secret, comme ont fait jusqu'ici tous ceux aux-quels je me suis attaquée, je dis-paraîtrai. Et les voiles de crêpe de Mme Vignola rejetés, il n'e-xistera plus que la baronne So-phia, en laquelle je défie bien mon amoureux de retrouver la gémissante et élégiaque veuve qu'il courtise en ce moment. Vous voyez que, sans ennui, je m'occupe de nos affaires. Sans répugnance, faites en autant de votre côté. La petite Lichten-bach sera archi-millionnaire. Cela peut qu'on sache lui dire : Je vous aime. Mille baisers, Ce-sare. Sempre t'amero. SOPHIA.

Elle cacheta sa lettre, étouffa un baillement, prit une cigarette et se disposait à monter dans sa chambre, quand trois coups légers frappés du dehors contre les volets la firent tressaillir. Elle écouta, debout, le sourcil froncé. Au bout d'un instant, les coups se renouvelèrent. Elle ouvrit un tiroir, saisit un revol-ver et délibérément allant à la fenêtre elle l'entre-bâilla, puis parlant contre le volet fermé, avec son accent italien :

—Qui est là ?

Une voix sourde répondit :

—C'est moi, Hans, ne craignez rien, Sophia.

Elle pâlit un peu, remit le re-volver dans le tiroir, et sans ré-pondre sortit du salon. Elle al-la à la porte d'entrée, tira les verrous, ouvrit sans bruit. Un homme de haute taille entra. Sans un mot échangé, elle le gui-da vers le salon, puis referma la porte avec soin. L'homme jeta le feutre qui couvrait sa tête, et une hardie et rude figure apparut en pleine lumière. Il était large des épaules et en apparence d'une vigueur athlétique. Une barbe rousse couvrait le bas de son visage éclairé par des yeux verdâtres.

Il s'assit, regarda Sophia pro-fondément et dit :

—Qui est avec vous, ici ?

—Milona.

—Et Agostini, où est-il ?

—Parti pour Paris. Et vous, d'où venez vous ?

—De Genève. C'est Lichten-bach qui m'a envoyé votre adres-se.

—Par où êtes-vous entré ?

—Par-dessus le mur.

—Avec votre bras blessé ?

—Mon bras est guéri.

Il l'étendit avec un sourire me-naçant. Et ce bras était entier. Un gant couvrait la main. Il poursuivit :

— Les Suisses sont de très adroits mécaniciens. Ils m'ont fabriqué un avant-bras articulé, qui manœuvre comme un bras naturel. La main est en acier. Elle vaut le meilleur coup de-poing américain. Une tape de cette main, Sophia, peut assom-mer un homme.

Il soupira :

—C'est égal, ce bras-là ne vaut pas l'ancien. Il ne fera pas la même besogne, mais ceux qui m'ont mutilé ne l'emporteront pas en paradis. Ils me paieront mon sang et ma chair !

Son visage avait pris une ex-pression féroce et il grinçait des dents en parlant ainsi. Sophia, précision rigoureuse de ce qui est inévitable et sa conscience ne protesta pas.

—Eh bien, soit, pensa Ninette; je partirai avec Vernet et je dis-simulerai ma répugnance et ma rage. La dissimulation est une arme efficace pour vaincre les difficultés de l'existence.

Moment critique et terrible pour elle.

Cette tempête déchaînée dans son âme aux abois la mettait en une minute aux bords du gouffre dont jusqu'à ce jour elle avait su se préserver. Encore une poussée du destin et elle y roulait.

Un coup léger frappé à sa porte la tira de ses réflexions vertigineuses. Cette porte s'ou-vrit et dans l'entre-bâillement se glissa la blonde tête de sa sœur.

—Que me veut on ? demanda Ninette d'un ton presque fa-rouche.

—Pardon de te déranger, ma chérie, répondit Madeleine tout interloquée de cet accueil. C'est une visite pour toi ; un beau monsieur qui demande à te parler.

—Je ne connais personne, je n'attends personne.

—Il est chargé, paraît-il, d'une commission de la part de Mlle Flamarin.

Ninette se leva surprise, pas-sa devant sa sœur et tomba de son haut lorsque étant entrée dans la petite pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger, elle reconnut dans le visiteur qui l'attendait Adalbert de Marcillac.

Elégant, fringant, fleurant bon, son chapeau dans une main, sa canne dans l'autre, il tournait autour de la table, en regardant à droite et à gauche, une expres-sion de désappointement dans les yeux comme s'il eût été déçu de trouver dans ce cadre de médiocrité la jolie fille qu'il venait voir.

—Oui, c'est moi, mademoiselle, fit-il, répondant à la surprise de Ninette. Quoique nous ne nous soyons rencontrés qu'une fois, j'espère que vous ne m'avez pas oublié. Je ne vous ai pas oubliée, moi, et je bénis l'occa-sion qui me rapproche de vous.

Cette jolie phrase, dans l'état d'esprit où était Ninette, réson-na harmonieusement à son oreille. Entre les candidats à son cœur rencontrés sur sa route, celui-ci était encore le moins déplaisant. Jeune, joli garçon, riche et vicomte, il serait un protecteur plus enviable que Vernet ou Bonréal et c'était une bonne aubaine qu'il arrivât tout à point pour profiter des disposi-tions nouvelles de Ninette.

Subitement prise du désir de lui plaire et de lui prouver qu'il ne déplaisait pas, Ninette ré-pliqua :

—Je ne vous ai pas oublié, monsieur, et j'ai bien regretté de n'avoir pu vous remercier de l'empressement que vous avez mis à prévenir M. de Bonréal que le ministre lui accordait une audience à ma prière.

—J'avais été très heureux de vous faire plaisir. Malheureuse-ment, j'ai lieu de penser que votre protégé ne valait pas cher et que votre protection ne pou-vait rien pour lui.

—Ah ! on vous a dit ?....

—On ne m'a rien dit. Mais j'ai eu l'ordre de M. le ministre de ne pas répondre aux lettres dont ce personnage nous inondait et de ne pas le recevoir s'il se présentait.

—Savez-vous ce qu'on lui re-proche ? demanda Ninette in-téressée à en savoir plus long sur Bonréal.

—Je l'ignore. Je sais seule-ment qu'il n'a pas obtenu la concession de territoires colo-niaux qu'il sollicitait. Mais, ce n'est pas pour vous parler de lui que je suis venu, mademoiselle.

—Vous avez dit à ma sœur que vous m'étiez envoyé par Mlle Flamarin.

—Oui, c'est cela, et si vous voulez bien m'entendre....

Il jeta sur Madeleine présente à l'entretien un regard qui signi-fiait qu'il préférait ne s'expliquer que lorsque Ninette serait seule.

Ninette comprit, et avec une hardiesse qu'elle ne se soupçon-nait pas, elle dit :

A continuer

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.